

Séance du 5 janvier 2011

L'art pour penser les espaces publics à Johannesburg (Afrique du Sud)

Pauline Guinard

L'art public sera entendu comme l'art dans l'espace public. En quoi l'art peut-il devenir un objet d'étude géographique à part entière ? C'est un sujet abordé en géographie depuis peu. Cf. B. Grésillon, *Pour une géographie de l'art* (HDR, 2010). L'approche est essentiellement pluridisciplinaire.

Il s'agit de renouveler l'approche géographique sur les espaces publics par une étude de Johannesburg, pas connue comme ville d'art, mais qui a de plus en plus d'art public en ville. Pourquoi Johannesburg ? Avec quelles méthodes ? Qu'est-ce que cela nous apprend ?

I- Pourquoi étudier l'art à Johannesburg ?

Pendant la période postapartheid (depuis les années 2000), il y a une multiplication des projets d'art, publics ou d'initiative privée, comme un projet de grands panneaux en centre ville, par de nombreux artistes. À l'heure actuelle, il y a de plus en plus de population africaine alors que c'était une ville blanche. On assiste non pas à une déségrégation, mais à une reségrégation avec le déclin du centre ville.

1. Réinventer Johannesburg par l'art

Un projet de patrimoine qui consiste à installer sculptures et œuvres dans les grandes villes est mis en place. Ex : la sculpture de Brenda Fassie.

En 2007 est lancée la *public art policy*, qui consiste à mettre de l'art dans l'espace public, surtout des objets d'art. La recrudescence des objets d'art est le révélateur d'un contexte global dans lequel l'art devient une stratégie culturelle pour les villes dans un contexte postindustriel, et dans un contexte local de ville qui cherche à se redéfinir comme ville postapartheid. L'idée est de reconstruire la ville dans une unité nouvelle (nouvelle aire métropolitaine *Unicity*) d'abord administrative. « *An African world class city for all* » : il s'agit d'en faire une ville culturelle et attractive, de changer son image de violence... de composer une ville « inclusive » qui intègre tous les habitants.

L'art public est donc pensé comme catalyseur possible du changement urbain. C'est vrai pour acteur publics, mais aussi privés, collectifs d'artistes...

2. Johannesburg ville du Sud... et du Nord

L'art peut sembler superflu. La ville requiert une adaptation nécessaire de la politique d'art public, inspiré par la politique de la ville de Tempa. La politique du 1% pour l'art pour chaque bâtiment de plus d'1 million d'euros est difficile à adopter, donc elle laisse une grande marge de manœuvre.

Il n'y a pas de performances publiques, de spectacles de rue... parce que cela ne permet pas de réappropriation possible pour les financeurs. Est-ce que ça peut changer la perception d'un espace ?

Johannesburg n'est pas seulement une ville du Sud car elle a été construite sur le modèle occidental et est confrontée aux mêmes logiques et problèmes d'organisation spatiale que grandes villes américaines. Or aux États-Unis, on a assisté à une reconquête des centres et à une *gentrification* par l'art. Dans les faits, cela conduit à une expulsion des plus pauvres, mais pas au profit des plus riches.

Johannesburg apparaît comme un espace d'hybridation de problèmes urbains du Nord et du Sud.

3. Johannesburg, une ville sans espaces publics ?

L'espace public entendu à l'europpéenne ne semble pas exister. Pour les sud-africains, ce sont les *malls* qui en tiennent lieu. La notion d'espace public a été mise à mal pendant l'apartheid car il existait plusieurs types d'espaces publics, confisqués par un pouvoir blanc, sans contestation possible.

Aujourd'hui, on assiste à des logiques contemporaines de privatisation de l'espace, avec création de pseudo espaces publics, notamment dans les *malls*. Le discours politique affirme quant à lui la volonté de redonner l'espace public au public.

Les arbres métalliques de Juta Street sont pensés comme un nouveau moyen de redéfinir qui devrait être le public de ces espaces.

II- Comment étudier l'art public en géographie ?

Contraintes et limites méthodologiques : il s'agit d'une démarche géographique et non esthétique. Qu'est-ce qu'une émotion esthétique implique de changement dans les pratiques ou dans les perceptions ?

1. Des difficultés liées à l'objet d'étude

Les études se sont surtout concentrées sur les producteurs d'art public, notamment à travers l'analyse des discours : une politique d'art public est un mélange d'argumentaires de sensibilités différentes.

Une analyse des productions artistiques, des objets créés est aussi menée. La statue de Carl von Brandis, œuvre de l'apartheid, peut être mise en rapport avec la statue de Gandhi, œuvre postapartheid : mais la manière dont le personnage est représenté utilise les mêmes codes que pendant l'apartheid. La question peut donc être posée en termes de style d'art public. Comment sortir de ces codes ? Il existe en outre des contraintes techniques, comme la présence d'une alarme dans la statue de Gandhi.

Comment atteint-on les récepteurs, le public ? Comment saisir une émotion artistique ? La distribution de questionnaires dans la rue ne donne rien hormis « j'aime » ou « je n'aime pas ». N. Heinich propose étude d'archives et de palissades de chantier (sur les colonnes Buren par exemple). Mais cela n'existe pas à Johannesburg.

Il faut donc faire des entretiens beaucoup plus longs, avec des photographies comme médiation. Cela permet de toucher les représentations liées aux différents espaces.

Une question subsiste : comment gérer sa propre émotion artistique ou son absence d'émotion artistique ? Il est nécessaire d'avoir une démarche réflexive.

2. Des impossibilités liées au contexte

Pour une enquêtrice qui est une jeune femme blanche européenne, une série de problèmes se pose :

- Les espaces sont surtout parcourus en voiture. Ceux qui sont à pied sont les noirs pauvres qui n'ont pas les moyens d'avoir une voiture. Cela crée un biais.
- Dans les espaces noirs, différentes réactions peuvent être rencontrées: « It's not a street for white, keep that in mind baby » par exemple. Ce peuvent être des réactions de protection ou de rejet, doublées d'une incompréhension sur ce qu'on fait là, pourquoi on est là.
- La langue n'est pas un obstacle : tout le monde parle Anglais. Les séries télévisées parlent plusieurs langues, tout le monde parle au moins 4 ou 5 langues. Le problème se pose plutôt avec l'Afrikaans. L'Anglais est une langue vernaculaire assez neutre.
- On ne va pas dans le centre-ville la nuit. Il faut accepter de renoncer à certaines pratiques. Mais c'est aussi une information sur l'espace public, tel qu'il est pratiqué en Europe.

Méthodes privilégiées : l'observation et les entretiens.

III- Quelles villes à l'œuvre à travers l'art public ?

1. *L'art public mainstream pour une ville-vitrine ?*

Dans le Mandela Square à Sandton trône une statue de bronze de Mandela. C'est un centre commercial avec une forte mixité de fréquentation. Il existe un enjeu juridique sur l'appartenance de cet espace. L'art public y est un facteur d'attractivité : l'introduction de l'art public permet une diversification des publics. On y prend des photographies. Si on peut publiciser des espaces privés, on peut republiciser des espaces publics en déclin.

Newtown est un quartier en déperdition que la ville veut transformer en « district culturel » avec rénovation du théâtre, espace de concert... Mais en semaine, il n'y a personne. De plus en plus, c'est un lieu événementiel, mais pas un espace pratiqué au quotidien. Il y a une forte sécurisation de l'espace avec des vigiles et des réglementations : le panier de basket peut être utilisé avec autorisation de l'organisme privé qui gère cet espace. Dans le temps quotidien, c'est un espace sans public. Mais c'est un espace-vitrine vendu au touriste, avec des musées gratuits, mais encore une barrière mentale à les fréquenter.

Soweto (South West Townships), dans le quartier d'Orlando West, à Vilakanzi Street. Une manifestation y a été réprimée sous l'apartheid, provoquant une condamnation internationale, qui marque le début de la fin de l'apartheid. L'histoire sert de base à la mise en art du quartier. Une œuvre d'art symbolise cette manifestation d'étudiants de 1976. En face, une statue de policier avec un chien. C'est un travail plus abstrait et plus novateur que d'autres œuvres. Il est situé dans la rue de 2 prix Nobel de la Paix (Mandela et Tutu). Des panneaux sont présents pour expliquer l'histoire du quartier, comme à Newtown. Dans ce marquage, y a-t-il une volonté de construire continuité urbaine ? Il y a surtout une tentation de marquer la puissance métropolitaine. Mais réintégrer le quartier ne signifie pas réintégrer ses habitants.

Un atelier d'histoire orale est créé, mais il n'influence pas directement les projets d'art public. Qui est le public visé ? Pas les habitants quotidiens de ces espaces... Il s'agit là encore d'une vitrine pour touristes et investisseurs.

2. *L'art public alternatif : une autre ville possible ?*

Le Festival de Yeoville marque une volonté d'améliorer la qualité de vie. Il est organisé pour l'*Africa Day* (le 25 mai) qui commémore l'OUA, mais aussi les émeutes de 2008. Yeoville est le symbole de l'intégration de toutes les populations africaines. Le festival est l'occasion d'une réappropriation par les populations de leur propre espace, afin de donner une visibilité aux habitants et d'affirmer une forme de pouvoir local. L'art est l'instrument d'une affirmation politique.

Carl von Brandis : dans une logique de réconciliation nationale, on décide non de déboulonner la statue ou de la déplacer, mais de créer d'autres statues en complément. À partir de février

2009, cet espace, devant la Cour de justice, est de plus en plus peuplée de migrants zimbabwéens qui y dorment (sous la statue). De plus, il est situé à proximité de l'Eglise méthodiste qui leur apporte de l'aide. Une performance de mars 2009, un *sit in* avec manifestants allongés par terre avec des T-Shirts « mère nourricière et accueillante », redonne sens à la statue de Brandis. Le dialogue a ainsi pu être instauré entre sud-africains et migrants. Deux formes d'art public peuvent coexister et être complémentaires.

L'art public peut être vu comme une clé de lecture pour renouveler les études géographiques des espaces publics. Il est notamment un bon instrument pour saisir la ou les villes à l'œuvre à Johannesburg.